



HAL
open science

Les petits ruisseaux font les grandes montagnes. Une géographie en devenir : la preuve par le texte.

Yann Calberac

► To cite this version:

Yann Calberac. Les petits ruisseaux font les grandes montagnes. Une géographie en devenir : la preuve par le texte. : Communication au colloque "Elisée Reclus et nos géographies : textes et prétextes", Lyon, septembre 2005.. Reclus et nos géographies : textes et prétextes, Sep 2005, Lyon, France. p. 173 à 182. halshs-00359216v1

HAL Id: halshs-00359216

<https://shs.hal.science/halshs-00359216v1>

Submitted on 6 Feb 2009 (v1), last revised 29 Jan 2014 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les petits ruisseaux font les grandes montagnes. Une géographie en devenir : la preuve par le texte

Yann Calbérac
ENS-Géophile UMR 8504
Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines
15 parvis René Descartes – BP 7 000
69342 Lyon cedex – France
Yann.Calberac@wanadoo.fr

Dans le vaste corpus reclusien, *L'Histoire d'un ruisseau* et *L'Histoire d'une montagne* occupent une place marginale et restent, en dépit de leur récente réédition, encore peu connues des géographes. Rédigés à quelques années d'intervalle, ces deux textes présentent de nombreux traits communs qui les singularisent du reste de l'abondante production d'Elisée Reclus. La décision de la ville de Paris d'en faire les ouvrages de prix pour les écoliers méritants a conforté ces livres, certes publiés dans une collection destinée à la jeunesse et au grand public, au rang de la simple littérature enfantine et les prive encore du juste écho qu'ils méritent auprès des scientifiques : *Montagne* et *Ruisseau* traversent donc le temps avec le statut d'œuvres mineures.

Cette étiquette réductrice mérite toutefois d'être discutée. *L'Histoire d'un ruisseau* est publiée en 1869, quelques mois avant *La Terre*, et *L'Histoire d'une montagne* paraît en 1880, en même temps que les premiers fascicules de la monumentale *Nouvelle Géographie universelle*. Ces deux ouvrages sont donc écrits au moment où la pensée d'Elisée Reclus atteint sa pleine maturité et où la conception qu'il se fait de la géographie prend corps.

L'abondante correspondance d'Elisée Reclus avec sa famille est muette sur la genèse du *Ruisseau*. Dès son achèvement, il envisage la rédaction d'une suite qui aurait cette fois pour cadre la montagne. Il informe alors sa sœur Louise de son projet :

« Je suis de retour vers le 15 octobre et prêt alors à vous piloter et à écrire avec vous *L'Histoire d'une montagne* sur le Mont Agel, au milieu des bruyères et des cistes »
(Lettre à sa sœur Louise à Vascœuil, sans date, Londres, 1869).

En dépit de son enthousiasme, il faudra près de onze ans à Reclus pour achever ce second opuscule qui ne paraît qu'en 1880, une fois surmontées les épreuves personnelles qu'il rencontre après la Commune de Paris et sa répression. C'est en captivité qu'il se met à la tâche, comme l'indique la correspondance qu'il échange alors avec Jules Hetzel. En effet, depuis sa cellule il négocie un contrat avec son éditeur lui permettant de participer, même en prison, à l'entretien du ménage. La force de travail d'Elisée Reclus lui permet de surmonter sans difficulté les désagréments liés à l'enfermement puis à l'exil. Les écueils qui freinent son travail sont d'une autre nature et relèvent du genre de l'ouvrage qu'il prépare. Il se confie à son éditeur dès 1872 :

« Je voudrais bien pouvoir vous remercier en vous envoyant un chef d'œuvre, mais hélas, je n'aurai ce plaisir. Mon livre est à la fois science et poésie, mais il vaudrait mieux qu'il fût l'un ou l'autre ; je crains bien que le genre lui-même ne soit faux. Vous en jugerez... »
(PARMENIE Antoine et BONNIER DE LA CHAPELLE Catherine (1953) : *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs* : P. J. Hetzel. Paris, Albin Michel, 684 p. p. 568 et 569).

Elisée Reclus soulève ici une question fondamentale : cette oscillation entre deux pôles apparemment aussi antinomiques que la science, et la poésie interroge le statut de la restitution scientifique et entraîne le lecteur au cœur même de la problématique de l'écriture. Comment s'opère le partage (s'il existe) entre science et littérature ? Qu'est-ce qui fait science chez Reclus ? Quels sont l'objet et la fonction de la géographie ? Et quelles sont les conditions de production d'un énoncé géographique ?

Je fais ici l'hypothèse que *L'Histoire d'un ruisseau* et *L'Histoire d'une montagne* éclairent la construction de la matrice intellectuelle d'Elisée Reclus. Ces deux textes, écrits à onze ans d'intervalle, permettent en effet de mesurer la distance parcourue par Reclus dans son intelligence du monde et des processus qui l'affectent. Ces deux ouvrages donnent à lire la cristallisation d'une pensée et d'une méthode géographiques originales que l'auteur développe et enrichit tout au long de sa vie dans ses écrits ultérieurs mieux connus comme *La Nouvelle Géographie universelle : la Terre et les hommes*, grande fresque sur la diversité des peuples qui habitent la planète, ou *L'Homme et la Terre*, son testament géographique en même temps que son credo politique.

L'Histoire d'un ruisseau et *L'histoire d'une montagne* offrent donc prise à plusieurs lectures possibles. A un niveau épistémologique, ces ouvrages permettent d'interroger la distinction qui s'opère à cette époque entre le discours scientifique et la littérature, et la position particulière qu'occupe du même coup Elisée Reclus dans le champ scientifique d'alors qui donne à sa géographie les attributs de la littérature. A un niveau conceptuel, ce diptyque permet de reconstituer le chaînon manquant de la pensée de Reclus qui le conduit de *La Terre* à *L'Homme et la Terre*, c'est-à-dire d'un traité de géographie physique pure dans lequel l'homme est absent à une fresque historique retraçant l'histoire des peuples. Enfin, à un niveau méthodologique, ces textes permettent de comprendre l'éventail des pratiques novatrices déployées par Reclus et qui conditionnent la scientificité de sa démarche, garantissent la véracité des observations et qui témoignent d'une relation à la fois sensible et objective avec la nature étudiée. Au-delà, c'est la question du rapport de l'homme à la nature et donc de la fonction et de l'éthique du géographe qui apparaît en filigrane dans ces deux ouvrages.

Textes littéraires ou textes scientifiques ?

Des lectures ont mis en évidence les qualités littéraires de ces deux ouvrages qui, par un langage simple à destination du plus grand nombre portent un regard géographique sur la nature qui l'entoure (Cornuault, 1999, 2000, 2005). Sont soulignés le style de Reclus qui parvient à animer les paysages décrits ainsi que ses qualités pédagogiques qui, en rédigeant des textes simples et imagés, loin du ton académique, souhaite s'adresser au plus grand nombre et instruire le peuple. Ainsi, *L'Histoire d'un ruisseau* donne à lire les évocations suggérées par la contemplation du ruisseau ; par un habile jeu de correspondances entre microcosme et macrocosme le monde entier surgit d'une simple goutte d'eau. *L'Histoire d'une montagne* quant à elle décrit et élucide les mystères des cimes.

On a aussi lu dans ces ouvrages un message à caractère social et libertaire : l'évocation de la pollution urbaine qui souille le ruisseau contraste avec le bonheur du libre montagnard qui vit au contact direct de la nature et ne reconnaît que ses lois. Toutes ces analyses, si elles sont justes, se font au détriment d'une lecture *géographique*, que l'on peut légitimement faire de ces deux textes.

Cette dernière se fonde sur l'hypothèse que, pour Reclus, la géographie englobe tous ces aspects évoqués et les dépasse. Faire de la géographie est à la fois un acte intellectuel, politique, social et pédagogique. Il faut donc considérer *L'Histoire d'un ruisseau* et *L'Histoire d'une montagne* comme des textes scientifiques (Berthelot, 2003). Ces textes expriment une intentionnalité de connaissance et sont donc porteurs d'un contenu cognitif inscrit dans un contexte épistémique donné. Toutefois, leur espace de publication et les modalités éditoriales qui lui sont liées, à l'origine d'une mauvaise réception par la communauté scientifique, remettent en cause leur scientificité. Leur forme originale et en marge de la production de l'époque est donc à l'origine du désintérêt tenace que les scientifiques ont prêté à ces textes. Pourtant, c'est autant le fond que la forme qui font *sens* et *science* dans ces deux opuscules. L'écriture de Reclus est un élément caractéristique de sa géographie.

La scientificité de ces deux ouvrages réside dans l'élucidation des procédés d'écriture à l'œuvre ; l'écriture, quoique « littéraire », répond avant tout à des objectifs cognitifs et heuristiques. Il faut donc dépasser les critiques formulées à l'époque de Reclus et résumées par Richard Lafaille (1989) : ses contemporains déplorent le manque de rigueur scientifique de Reclus, sa proximité avec la littérature et son style en décalage complet avec les canons académiques de l'époque. Elisée Reclus se heurte donc au courant positiviste qui structure la pensée et les codes intellectuels du XIX^e siècle en séparant définitivement la science de la poésie. Dans cette perspective, *Le Ruisseau* et *La Montagne*, trop littéraires, ne peuvent être considérés comme de la science. C'est cette définition réductrice du discours scientifique que remet en cause et dépasse le projet géographique reclusien tel qu'il se construit progressivement dans *L'Histoire d'un ruisseau* et *L'Histoire d'une montagne*.

Une pensée en évolution

Ces deux ouvrages présentent de nombreuses similitudes et sont considérés à juste titre comme les deux composantes d'un même diptyque. Le titre renvoie en effet à un projet similaire, celui de décrire et d'expliquer le fonctionnement de l'essence d'un ruisseau ou d'une montagne. Des ressemblances formelles enrichissent cette complémentarité thématique : un volume et un format proches, un découpage en chapitres fondé sur le même modèle, un style littéraire et imagé ainsi que l'omniprésence dans son texte de l'auteur/narrateur qui livre à son lecteur/narrataire ses impressions sur son environnement. Elisée Reclus qui entend donner une suite à son *Ruisseau* réemploie dans la *Montagne* les éléments qui ont fait son succès.

Si la forme rapproche ces ouvrages, leur fond les éloigne. *L'Histoire d'un ruisseau* et *L'Histoire d'une montagne* se démarquent quant à l'importance accordée à la géographie physique ou à la vie des populations ; deux conceptions de l'objet de la discipline s'opposent. Ces textes oscillent entre d'un côté une géographie physique qui décrit et explique les phénomènes qui affectent le globe, et de l'autre une géographie humaine fondée sur les peuples, leurs spécificités et leur histoire. Cela traduit deux pratiques et deux méthodes de la géographie qui prennent corps dans ces ouvrages.

Dans *L'Histoire d'un ruisseau*, la part des phénomènes physiques est faible. L'accent est mis sur la dimension humaine du ruisseau, c'est-à-dire son histoire et celle des hommes qui le fréquentent, ou bien sur les évocations suscitées par sa seule fréquentation, au détriment des phénomènes physiques, peu abordés. Cette restriction est la conséquence de l'impossibilité d'embrasser le ruisseau dans sa totalité, autrement que par l'étude des détails. Reclus explique cette démarche dès le premier chapitre :

« Toutefois notre regard n'est point assez vaste pour embrasser dans son ensemble le circuit de la goutte, et nous nous bornons à la suivre dans ses détours et ses chutes depuis son apparition dans la source jusqu'à son mélange avec l'eau du grand fleuve ou de l'océan. Faible comme nous le sommes, nous tâchons de mesurer la nature à notre taille ; chacun de ses phénomènes se résume pour nous un petit nombre d'impressions que nous avons ressenties ».

L'objet de *L'Histoire d'une montagne* se distingue de ce projet initial. La construction de l'ouvrage est plus rigoureuse et vise à expliquer l'ensemble des processus physiques et humains qui affectent la montagne. Ce désir d'exhaustivité apparaît lui aussi au seuil de l'ouvrage :

« Ainsi sollicité par le double intérêt que me donnaient l'amour de la nature et la sympathie pour mon semblable, j'essayai de connaître la vie présente et l'histoire passée de la montagne sur laquelle nous vivons comme des pucerons sur l'épiderme d'un éléphant. J'étudiai la masse énorme dans les roches dont elle est bâtie, dans les accidents du sol qui, suivant les points de vue, les heures et les saisons, lui donnent une si grande variété d'aspect, ou gracieux ou terrible ; je l'étudiai dans ses neiges, ses glaces et les météores qui l'assaillent, dans les plantes et les animaux qui en habitent la surface. Je tentai de comprendre aussi ce que la montagne avait été dans la poésie et dans l'histoire des nations, le rôle qu'elle avait eu dans les mouvements des peuples et dans les progrès de l'humanité tout entière ».

Si les objets de ces deux opuscules sont différents, il ne faut pas toutefois les opposer de manière trop caricaturale. La pensée de Reclus qui, pendant ces onze années, se construit et s'affirme, n'oppose pas deux démarches mais cherche au contraire à les concilier. Pour comprendre cette lente maturation, il est nécessaire de revenir à *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*. Dans cette somme, dont le but est de donner une vue cohérente de l'ensemble des phénomènes qui affectent la surface de la terre, l'homme est absent au profit des seules forces de la nature qui sculptent et animent le globe. C'est une manière d'affirmer que l'homme ne doit reconnaître aucune autre loi que celles de la nature. D'ailleurs, l'homme reste au cœur des préoccupations d'Elisée Reclus, intellectuel anarchiste, engagé dans la cité. L'intérêt qu'il porte à la géographie physique ne doit pas occulter ses préoccupations sociales. Dans cette perspective, *L'Histoire d'un ruisseau* apparaît comme le complément de *La Terre* : le second ouvrage décrit et explique les phénomènes ; le premier raconte la vie des hommes qui les vivent et les perçoivent. *La Terre* présente le fonctionnement des cours d'eau et *L'Histoire d'un ruisseau* ce que les hommes ont à tirer de leur fréquentation. Au-delà de la simple complémentarité qui pourrait relever d'un simple éclatement thématique se dessine l'incapacité du discours géographique à assumer dans le même mouvement ce qui relève de la science et ce qui relève des perceptions ou des sentiments liés au contact avec la nature, ainsi que la dichotomie très marquée du discours géographique. Deux types de restitutions doivent être mobilisés pour rendre compte de l'objet ruisseau dans toute sa complexité. C'est donc à la question du genre de la restitution que se heurte Elisée Reclus : comment traiter ensemble ce qui est scientifique (la géographie physique) et ce qui ne l'est pas dans la forme littéraire qu'en donne l'auteur (la vie des hommes) mais qui relève pourtant aussi de la géographie selon Reclus ?

Une étape supplémentaire de conceptualisation de la discipline est franchie dans *L'Histoire d'une montagne* qui croise à la fois des préoccupations physiques et humaines. Si les processus physiques l'emportent en volume, ils sont systématiquement complétés par l'évocation des caractéristiques de la vie montagnarde. L'objet de la géographie évolue et le

discours géographique peut alors prendre en charge les deux dimensions physiques et humaines, deux instances auparavant inconciliables mais pourtant indissociables du paradigme reclusien. Ce chemin qu'il commence à tracer dans *L'Histoire d'une montagne* conduit Elisée Reclus à mêler davantage ces deux aspects : la compréhension des données physique de l'espace sert celle des peuples qui y vivent. L'importance équivalente de ces deux aspects, l'histoire des peuples et l'organisation de leur territoire, apparaît dans l'exergue célèbre de *L'Homme et la Terre* :

« La géographie n'est autre chose que l'histoire dans l'espace, de même que l'histoire est la géographie dans le temps ».

L'Histoire d'une montagne représente donc une étape significative dans ce cheminement intellectuel. Sous la plume de Reclus, l'objet de sa géographie se précise peu à peu : elle a pour but d'étudier la place de l'homme et son évolution dans un environnement lui-même en proie au changement. La dimension humaine des sociétés, c'est-à-dire l'histoire, n'est alors plus anecdotique : elle est centrale, au même titre que l'espace. En même temps que son objet, la méthode géographique s'affirme et la dimension littéraire que l'on reproche à Reclus paraît indispensable dans la mesure où elle permet d'expliquer au plus grand nombre la complexité des processus qui affectent la terre : grâce à lui, les hommes prennent conscience du monde et des sociétés dans lesquels ils évoluent. La géographie de Reclus a donc une visée pédagogique, ce que permet son écriture littéraire.

Le discours de la méthode

Selon quelles modalités l'écriture peut-elle prendre en charge ces deux instances du paradigme reclusien que sont la description des phénomènes physiques et, dans le même temps, l'évocation de la vie des peuples ? Que nous dit l'écriture d'Elisée Reclus sur sa géographie ? Les procédés d'écriture de ces deux opuscules permettent de mettre en lumière ses méthodes géographiques. Si leur style est proche, l'écriture de la *Montagne* et du *Ruisseau* se différencie nettement sur un aspect : la place consacrée au récit ou à la description, qui correspond à l'importance plus ou moins grande accordée à l'explication des processus physiques. C'est donc la méthode géographique d'Elisée Reclus qui se dessine en creux dans ces ouvrages.

La posture romantique que met en scène Reclus dans ses textes (la lassitude de la vie, l'exil, la recherche du repos et de la paix au contact de la nature...) peut sembler une concession aux usages littéraires de l'époque. Bien plus, ce procédé emblématise surtout une posture scientifique fondée sur l'empirie et le contact direct avec les réalités observées. Il met ainsi en abyme dans un récit sa connaissance familière des milieux qu'il parcourt : il descend les berges du ruisseau, de la source à l'océan, explore les gouffres et les cavités, domine le ravin, gravit la montagne et contemple la blancheur terrifiante du glacier...

Au fil des pages la méthode du terrain (c'est-à-dire l'instance empirique de collecte des données) se précise. Seule l'intime fréquentation de la nature permet d'accéder à la juste connaissance du milieu ; c'est une leçon acquise lors de ses longues pérégrinations qui lui ont donné matière à écrire *La Terre*, comme il le rappelle dans son introduction :

« Le livre qui paraît aujourd'hui, je l'ai commencé il y a bientôt quinze ans non dans le silence du cabinet, mais dans la libre nature. (...) Ce n'est point seulement aux livres, c'est à la terre elle-même que je me suis adressé pour avoir la connaissance de la terre. Après de longues recherches dans la poussière des bibliothèques, je revenais toujours à la grande source et ravivait mon esprit dans l'étude des phénomènes eux-mêmes ».

Elisée Reclus retire de ses expériences des méthodes qui conditionnent la qualité de ses observations. Le géographe cherche un point haut pour embrasser l'immensité du paysage mais la montagne qu'il choisit n'est ni la plus haute ni la plus basse, ce qui lui permet de contempler à la fois la vallée et les plus hautes cimes. Les descriptions paysagères faites en montagne soulignent à la fois les aspects immuables de la montagne (comme le relief) et les mouvements qui l'affectent (les saisons, le climat ou la circulation des troupeaux...). Le jeu d'échelles est aussi employé et souligne l'infinité des formes de vie ainsi qu'une certaine forme de transcendance :

« Si je n'avais pas passé de longues heures, couché sur l'herbe, à regarder ou à entendre ces petits êtres, mes frères, peut-être aurais-je moins compris combien est vivante aussi la grande terre qui porte sur son sein tous ces infiniment petits et les entraîne avec nous dans l'insondable espace » (*L'Histoire d'une montagne*).

Pour décrire au mieux la réalité observée, le géographe entretient des rapports féconds avec d'autres spécialistes : à plusieurs reprises Elisée Reclus rappelle les apports des botanistes, des naturalistes ou des géologues pour améliorer la connaissance de la montagne ou du ruisseau. Le géographe apparaît comme un collecteur d'informations dont la sensibilité permet de comprendre dans leur globalité les paysages et les sociétés qui évoluent sous ses yeux. En attachant davantage d'importance aux hommes et à leur histoire, la géographie reclusienne s'éloigne progressivement de la simple description des phénomènes physiques : le recours aux sciences de la terre et de la vie pallient les insuffisances d'un géographe qui s'intéresse de plus en plus aux peuples et à leur histoire.

L'histoire occupe donc une place importante dans la pensée de Reclus et dans ces deux ouvrages ; mais de quelle histoire s'agit-il ? Différents registres sont convoqués. La mythologie et l'histoire ancienne constituent une importante source d'inspiration, depuis les nymphes qui peuplent les cours d'eau jusqu'à la mise en place des ingénieux systèmes de collecte et de distribution mis en place par nos lointains ancêtres. L'histoire sainte est également mobilisée et témoigne de l'éducation religieuse poussée de Reclus. Toutefois, la crise spirituelle qu'il a connue se traduit par une croyance en une nature immanente. La description qu'il fait dans *Le Ruisseau* d'un ravin l'érige en cathédrale de verdure et rappelle une tradition poétique qui, de Chateaubriand à Baudelaire en passant par Lamartine voit dans la nature une religion à part entière. Cette dimension apparaît à la fin de *L'Histoire d'une montagne* qui offre une vision eschatologique de l'humanité dans le concert de la Création suscitée par le sublime et la grandeur de la montagne.

L'histoire nationale est absente des références que mobilise Elisée Reclus. Il s'est toujours méfié de l'instrumentalisation de l'histoire à des fins nationales, voire nationalistes (Netter, 1981) et préfère les exemples universels donnés par les littératures grecque et latine. Il rejoint en cela les préoccupations des anciens pédagogues qui, comme lui, s'adressaient à la jeunesse et entendaient la former en leur donnant à lire les portraits de vaillants héros qui ont marqué l'Antiquité.

Dans *L'Histoire d'une montagne*, Elisée Reclus mobilise un autre registre, celui de l'histoire locale vécue par les montagnards et qui nourrit leur expérience. En effet, leur longue fréquentation de ce milieu difficile est à l'origine d'une connaissance empirique de l'environnement et qui aboutit à des savoirs pratiques que les spécialistes appellent des savoirs vernaculaires (Collignon, 2005). Ces savoirs ancestraux se transmettent oralement et sont rarement retranscrits, tant est faible l'intérêt qu'on leur a longtemps porté. Elisée Reclus fait donc figure de précurseur : en mettant en scène ses conversations avec le berger, il fait plus que mentionner ses sources qui était pourtant la principale fonction de ces savoirs

vernaculaires ; il s'intéresse à leur acquisition, à leur contenu et à leur transmission et leur donne une forme d'autorité scientifique. Bien plus, l'intérêt porté à l'histoire vernaculaire entraîne un changement radical des méthodes : la géographie ne se fait plus en bibliothèque (pour compiler les récits antiques) mais bel et bien sur le terrain, au contact des populations. L'enquête devient alors un mode privilégié d'acquisition des savoirs : c'est grâce à la conversation du berger qu'Elisée Reclus fait le lent apprentissage de la montagne, de sa faune, de sa flore et du mode de vie de ses habitants, emblématisant ainsi le contrat pédagogique qu'il noue avec son lecteur.

Cette mise en perspective permet de comprendre les profondes différences qui caractérisent l'organisation de ces deux ouvrages. Dans *L'Histoire d'un ruisseau*, c'est l'histoire de l'humanité qui prime au détriment des phénomènes physiques. Cette propension au récit est facilitée par l'évocation du ruisseau, symbole du temps qui passe : tout comme le cours d'eau qui prend sa source, grossit et se jette dans le fleuve ou dans l'océan, l'humanité évolue. Un jeu subtil de correspondances se tisse entre l'évolution du cours d'eau, les âges de l'humanité et ceux de l'homme. Ainsi, la source est-elle le lieu de l'enfance : les exemples mobilisés dans les premiers chapitres appartiennent à la mythologie ou à l'histoire ancienne : Numa apprend la sagesse auprès de la nymphe Egérie ; Homère raconte la noyade d'Ajax. La découverte de la grotte, la remontée à la source, reprend le motif antique de la descente aux Enfers. Hors de Rome ou de Grèce, ces premiers chapitres sont l'occasion de revenir aux sources des civilisations anciennes qui ont dû maîtriser l'eau, comme en Afrique orientale, dans l'Indoustan, en Bolivie ou en Aragon. Contempler une source, c'est donc renouer avec des traditions culturelles et techniques millénaires : Elisée Reclus mobilise à cet effet un intertexte abondamment travaillé et l'évocation de la Renaissance n'est pas gratuite. La littérature ancienne continue d'être une fontaine à laquelle se ressourcent l'humanité, surtout si elle permet le progrès scientifique et technique ainsi que l'apprentissage des valeurs de la morale et de la liberté.

C'est l'humanité qui grandit au fur et à mesure que s'écoule le ruisseau. En grossissant, il ne sert plus seulement au repos ou à la contemplation et soulage l'homme (l'enfant grandi), de son travail : une histoire de l'industrie et de l'agriculture se dessine. L'irrigation permet de cultiver les champs et de nourrir les hommes ; le moulin les déleste de leurs tâches harassantes. Enfin, le ruisseau atteint la ville, stade récent du développement de l'humanité. L'image que Reclus en donne relève à la fois de la fascination pour ces vastes organismes et de l'inquiétude quant aux mauvaises conditions de vie dont souffrent ses habitants : la pollution du ruisseau en aval de la ville suggère les nuisances terribles qu'engendre l'agglomération des populations et la concentration des activités industrielles. Toutefois, le cours d'eau poursuit son cours et se déleste de ses détritiques, ce qui laisse espérer une nouvelle voie pour l'humanité après la ville. C'est une évocation du cycle de l'eau qui clôt l'ouvrage et invite l'homme à se situer au cœur même, et non plus au-dessus de la nature. Le charmant ruisseau de montagne dont Elisée Reclus suit le cours est donc pour lui prétexte à raconter une histoire de l'humanité.

Rien de tel dans *L'Histoire d'une montagne* : à la différence d'un ruisseau, une montagne n'a ni début, ni fin. Sa seule logique est celle que le géographe lui donne pour organiser son analyse : c'est le sens du découpage en chapitre qui isole non des parties de la montagne mais des processus que l'auteur cherche à expliquer. C'est donc la description des paysages, des formes et des processus qui occupe l'essentiel de l'ouvrage. Les savoirs vernaculaires des montagnards n'interviennent que ponctuellement pour enrichir un développement. La description génétique des formes et l'explication des processus cherchent à recréer du mouvement et à donner à la description l'apparence du récit. Elisée Reclus butte

ici sur une difficulté irréductible du discours géographique : comment dire l'espace et dans quel ordre évoquer ce qui est immobile ? C'est pour contourner cette difficulté que Reclus s'abrite derrière la fiction romantique de l'exil qui lui permet de donner sens et logique à ce contact prolongé et de faire de cette expérience un récit. Le détour par la littérature est donc indispensable pour dire et transmettre l'expérience que Reclus a vécue et, au-delà, permettre la circulation d'une connaissance sur la montagne.

Conclusion

Cette écriture qui se cherche est donc le reflet d'une pensée en pleine maturation. Les procédés textuels à l'œuvre permettent la mise en évidence de l'objet de la géographie et des méthodes mobilisées pour y parvenir. Bien plus qu'une simple question stylistique, l'écriture reclusienne se situe au cœur d'une tension irréductible entre la description des phénomènes qui affectent le globe (la géographie physique) et l'histoire (la dimension humaine des sociétés) et dont l'imbrication est constitutive du paradigme reclusien.

Au-delà, il faut retenir la définition d'une méthode originale dont on retrouve les éléments quelques années plus tard dans la géographie faite par Vidal de la Blache et ses disciples. Le jeu des échelles, le statut de la description paysagère, l'intérêt porté pour les peuples et leur histoire, déjà présent chez Reclus, invitent à nuancer la rupture que l'on imagine entre lui et les vidaliens. Surtout, les qualités littéraires que l'on retrouve chez eux laissent imaginer une sensibilité commune pour la nature ainsi que la même éducation classique.

Bibliographie

BACHELARD Gaston (1942) : *L'eau et les rêves*. Paris, Librairie José Corti, 221 p.

BERTHELOT Jean-Marie (dir.) (2003) : *Figures du texte scientifique*. Paris, Presses Universitaires de France. 312 p.

CALBERAC Yann (2005) : *En quête du terrain. Approche historique et épistémologique du terrain en géographie*, Mémoire de Master de géographie dirigé par le professeur Isabelle Lefort (Lyon II). Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines. 122 p.

COLLIGNON Béatrice (2005) : « Que sait-on des savoirs géographiques vernaculaires ? ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français : Géographies*, n°3-2005, p. 321 à 331.

CORNUAULT Joël (1999) : *Elisée Reclus, étonnant géographe*. Périgueux, Fanlac, 155 p.

CORNUAULT Joël (2002) : *Elisée Reclus. Géographe et poète*. Gardonne, Fédérop, 78 p.

CORNUAULT Joël (2005) : « Une expérience reclusienne : les *Cahiers Elisée Reclus* ». *Hérodote*, n° 117, p. 53 à 56.

LAFAILLE Richard (1989) : « En lisant Reclus ». *Annales de Géographie*, n°548, p. 445 à 459.

LEFORT Isabelle. (2003) : « Références scientifiques et préférences littéraires. Pour un déchiffrement brunetien ». *Géocarrefour*, n° 78-1, p. 79 à 88.

NETTER Marie-Laurence (1981) : « Elisée Reclus : une certaine conception de l'histoire ». *Hérodote*, n°26, p. 119 à 128.

PARMENIE Antoine et BONNIER DE LA CHAPELLE, Catherine (1953) : *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs* : P. J. Hetzel. Paris, Albin Michel, 684 p.

RECLUS Elisée (1869, réédition 1995) : *Histoire d'un ruisseau*. Arles, Actes Sud, Collection Babel, 219 p.

RECLUS Elisée (1880, réédition 1998) : *Histoire d'une montagne*. Arles, Actes Sud, Collection Babel, 227 p.

RECLUS Elisée (1911-1925) : *Correspondance*. Paris : Librairie Schleicher Frères. 3 volumes.

RECLUS Elisée. (1868 et 1869) : *La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe*. Vol. 1 : *Les continents* et vol. 2 : *L'océan, l'atmosphère, la vie*. Paris : Hachette.